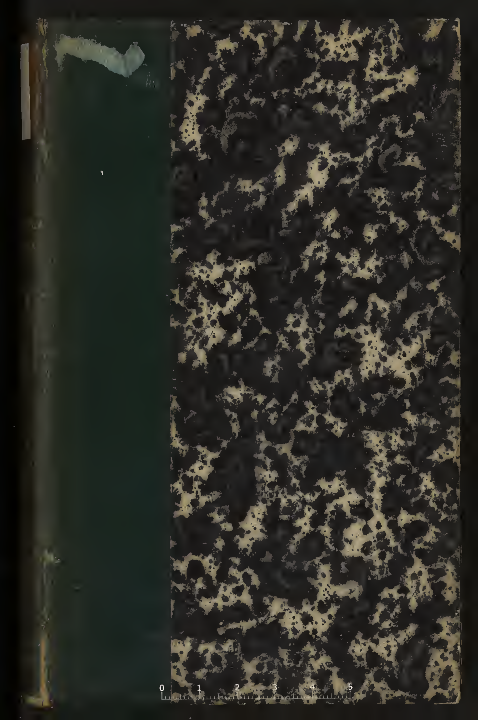
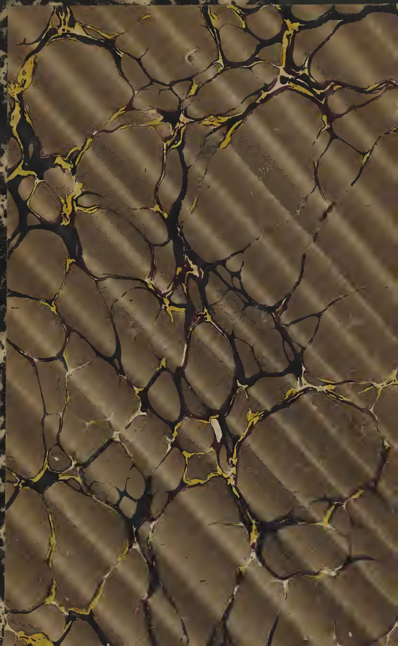
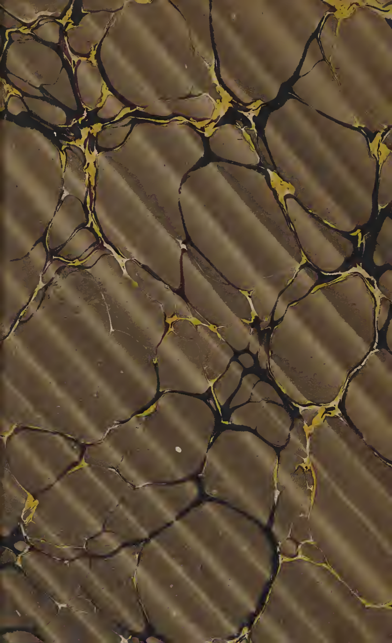






Don de l'auteur

[illegible]

1887

# LA SURVEILLANCE MATERNELLE

OU

## HYGIÈNE THÉRAPEUTIQUE DE LA PREMIÈRE ENFANCE

PROPRIÉTÉ

Bruxelles. — Typographie Vᵉ Ch. Vanderauwera, rue des Sables, 16.

- FRONTISPICE -



Lith N Heins a Gand

- LA JEUNE MÈRE -

Dr BURGGRAEVE

# LA SURVEILLANCE MATERNELLE

OU

## HYGIÈNE THÉRAPEUTIQUE DE LA PREMIÈRE ENFANCE

D'APRÈS

LA MÉTHODE DOSIMÉTRIQUE

## DÉDIÉ AUX JEUNES MÈRES




GAND

CHEZ L'AUTEUR, RUE DES BAGUETTES, 50

et dans les principales librairies et gares des chemins de fer

1887

# DÉDICACE

## AUX JEUNES MÈRES

---

Vous qui acquérez, au prix de quelques joies du moment, le droit de donner des citoyens au pays, vous ne m'en voudrez pas de vous dédier ce petit livre.

***

Il s'agit des enfants en bas âge ; et moi un vieillard. Je suis donc des vôtres, car les extrêmes se touchent.

⁂

La société ancienne a dû sa force à ses gynécées — car rien ne remplace l'influence de la mère. — Aujourd'hui, les hommes se disent sérieux, parce qu'ils sont ambitieux : pourvu qu'ils arrivent au pouvoir ou dans son orbite, que leur importe le reste?

⁂

La femme est pour eux, non pas la fin, mais le moyen — ils prêchent pour elle la liberté, afin de faire comme le sauvage, qui se met au lit quand sa femme s'est accouchée.

⁂

Eh bien oui! — reprenez votre pouvoir, puisqu'on veut vous en endosser la charge. Montrez-vous à la hauteur de

votre position — soyez les maîtres de l'homme, si vous n'en voulez être les maîtresses.



Rappelez-vous les Romaines, qui étaient grandes à côté et même au-dessus de leurs maris, parce que c'étaient elles qui formaient les citoyens.

Dr B.

# PRÉFACE

Ce qui caractérise notre époque, c'est le peu de soin qu'on apporte aux enfants en bas âge. — Il est vrai qu'on les attife comme des poupées; cela flatte l'orgueil des parents. Plus tard, c'est encore le même système. Ce n'est pas l'hygiéniste qu'on consulte, mais le fournisseur à la mode. Ces pauvres petits riches! ils voudraient bien faire comme les pauvres réels : être maîtres de leurs mouvements, pouvoir se rouler dans la poussière, se

bousculer, se prendre corps à corps — mais le costume les retient. Ce sont des victimes de la mode : tantôt à la François II, tantôt à la Henri IV, tantôt à la Louis XIII ou à la Louis XIV, y compris la vaste perruque ! Il suffit d'un auteur en vogue pour que leur fourniment change.

*
* *

Nous voudrions pour ces pauvres enfants, plus de simplicité dans le costume et plus de liberté dans les allures.

*
* *

De notre temps (*laudator temporis acti*), nous étions plus de notre âge. — Nous n'avions pas, il est vrai, l'aspect élégant des enfants d'aujourd'hui, mais au moins nous étions libres de nos membres; aussi il nous arrivait souvent de faire l'école buissonnière. Quelle joie de pa-

pillonner au retour du printemps ! de bourdonner comme les abeilles aux premiers rayons du soleil ! Ces temps heureux ne sont plus ! A peine sortis du sevrage, ces pauvres petits qui auraient tant besoin d'air et de mouvement, la classe les rive à ses bancs : un pédagogue à l'air austère, aux allures de pédant les tient sous sa férule. De notre temps, nous jouions de bons tours à notre maître d'école, qui nous les rendait en coups de férule : c'est égal ! nous nous amusions.

***

Faisons une croix sur le passé et tâchons, en attendant un meilleur avenir, d'avoir un présent supportable.

Nos enfants valent bien cela, puisque, comme on dit, ils sont l'espoir de la patrie.

# I

## INSTRUCTIONS D'UN BISAÏEUL A SA PETITE-FILLE.

Nous reproduisons ici les instructions que nous avons écrit pour notre petite-fille Mary *** — lors de sa première grossesse — et pour son enfant à venir.

***

Ces instructions n'ont pas été inutiles, puisque la jeune mère en est aujourd'hui à son septième enfant, tous bien venus

et jouissant d'une santé parfaite, grâce à leur bonne constitution... et à la dosimétrie.

* * *

Ma chère Mary,

Vous voilà mère et moi bisaïeul : c'est-à-dire une grande joie de part et d'autre. Mettons-la en commun afin de mieux en jouir.



Surtout ne négligeons rien pour la maintenir dans cette sécurité qui en fait le prix.



Vous avez, jusqu'ici, admirablement compris les devoirs de la maternité : vous vous êtes renfermée dans la vie de famille,

et Dieu vous en a récompensée : c'est-à-dire que vous avez eu des couches heureuses.

*
* *

Je vous ai soumise à un régime que j'ai appelé *entraînement puerpéral*, et votre exemple pourra servir à d'autres jeunes femmes, qui, grâce à cette précaution, — je n'en doute point — seront aussi heureuses que vous.

*
* *

Vous avez échappé aux dangers de la grossesse en prenant, sur mon conseil, le matin, une cuillerée à café de sel déshydraté de magnésie, dans un verre d'eau. Vous avez ainsi maintenu la fraîcheur du corps et la rutilance du sang, — car à vous voir on ne vous eût pas dite enceinte.

***

L'instinct vous portait à assaisonner vos aliments de sel plus que d'habitude. J'ai dû quelquefois vous en avertir ; car le sel de cuisine ou chlorure de sodium est un décolorant du sang, sans cependant rien lui ôter de sa plasticité.

***

Parfois vous vous plaigniez de fatigue : cette lassitude du système musculaire a cédé facilement à 2 ou 3 granules de brucine, auxquels vous ajoutiez — toujours d'après mes conseils — 1 ou 2 granules d'aconitine, afin de calmer les systèmes nerveux et vasculaire, constamment surexcités dans la première moitié de la grossesse.

***

Vous vous rappelez que, jusque-là,

vous n'aviez point senti les mouvements de votre enfant; et cela vous inquiétait : grâce à la brucine, le petit être s'est réveillé, et ses *cabrioles* vous comblaient de joie, tout en vous réveillant quelquefois la nuit en sursaut.

*
* *

On vous disait que la brucine est un violent poison — de même que la strychnine—mais votre confiance absolue en votre bisaïeul vous rassurait pleinement.

*
* *

Le début de la deuxième moitié de votre grossesse a été marqué par des vomissements, regardés généralement comme incoercibles. Grâce à la brucine, à l'hyosciamine, à l'iodoforme, ces vomissements, qui auraient pu provoquer l'avortement, ont été calmés; et quelques gra-

nules de quassine vous ont ensuite rendu l'appétit.

***

Votre mari a fait preuve d'une grande fermeté en ne permettant pas qu'un autre traitement que la dosimétrie vous fût appliqué. Lui aussi a confiance en ma méthode, et il en a été bien récompensé en voyant un succès aussi inespéré.

***

Si je dis *inespéré,* c'est par rapport à la vieille médecine qui ne sait opposer à ces vomissements que des moyens grossiers, et qui ne recule pas devant l'accouchement provoqué, au risque de sacrifier, à la fois, la mère et l'enfant.

***

Vous avez pu vous assurer ainsi de

l'efficacité de la nouvelle médecine; et vous la recommanderez à vos amies et connaissances. Vous ferez là chose utile, en présence de l'opposition que la dosimétrie rencontre encore chez des médecins en vogue... mais têtus.



Le résultat a été, pour vous, un accouchement des plus heureux. Votre accoucheur ne pouvait en revenir : de votre belle santé, de vos forces si bien conservées, vous, cependant, d'une complexion délicate en apparence; mais la dosimétrie y a été pour une bonne part — ce que votre docteur allopathe comprendra un jour, au lieu de faire comme tant d'autres de ses confrères : de laisser mourir leurs malades.



Maintenant songeons à votre baby :

un gros garçon, qu'il s'agit de ne pas laisser s'amoindrir, car il pourrait demander à retourner d'où il est venu.

***

Pouvez-vous nourrir votre enfant? A cette question je répondrai que le lait maternel est un aliment et qu'il ne faut pas le confondre avec la boisson.

***

C'est en cela que la jeune mère se trompe quand, chaque fois que son enfant crie, elle lui présente le sein, comme pour lui fermer la bouche. Mais le sein tarit quand on y puise à des intervalles trop rapprochés : il faut laisser à la sécrétion le temps de se refaire. Il est vrai que vous pouvez alterner, d'un sein à l'autre; mais cela ne suffit pas, puisque ces deux glandes se ressentent de l'état

général. Or, il n'y a rien qui épuise davantage qu'une lactation trop rapprochée : c'est comme une sorte de drainage auquel la mère ne peut résister, à moins d'être franchement une campagnarde. La citadine n'est pas dans ce cas ; aussi elle finit par s'en ressentir. Elle redevient chloro-anémique comme à la fin de sa grossesse ; sa vue s'affaiblit, ses joues se creusent, elle a des fatigues musculaires ; et même la consomption ou phtisie peut en être la conséquence pour peu qu'il y ait du lymphatisme chez elle.

***

La jeune mère doit donc éviter cet épuisement en ne donnant le sein à son enfant que dans la mesure de ses forces ; et celles-ci augmenteront graduellement en n'en abusant pas. Si l'enfant crie, c'est le plus souvent de soif, comme l'indique

la sécheresse des lèvres. Il faut donc lui donner à boire.

***

Mais quoi et comment? Du lait coupé avec de l'eau de café. On prend un entonnoir en verre, dans le goulot duquel on tasse hermétiquement de l'ouate bien pure; ensuite on met dans l'entonnoir une cuillerée à bouche de café pas trop torréfié, finement moulu, et on y verse un grand verre d'eau froide. Le café filtre lentement à travers l'ouate en abandonnant ses parties grasses ou empyreumatiques, et on obtient ainsi un liquide doré; on l'édulcore légèrement et on donne de la bouteille à la soif de l'enfant.

***

Avec ces précautions — et en vous nour-

rissant bien vous-même, avec des aliments compensateurs des pertes que vous faites par votre lait — c'est-à-dire de bonnes soupes, des laits de poule et de veau, pour leur albumine, des viandes bien faites pour leur fibrine — et en vous rafraîchissant chaque matin avec le sel déshydraté de magnésie (sulfate), en prenant de l'air et du mouvement, vous pouvez être certaine d'être une bonne nourrice, car vous serez pour votre enfant un biberon animé; et le premier sourire de votre baby sera votre récompense.

***

Surtout vous aurez soin de mettre un peu de sel dans tout ce que vous mangez. Le sel pris avec mesure est, en effet, un agent de digestion.

***

C'est toujours une grande douleur pour

la jeune mère de devoir passer par les mains d'une mercenaire : au besoin, vous pourrez nourrir votre enfant au biberon —comme c'est assez l'usage en Angleterre. Cette manière d'élever les enfants ne présente pas d'inconvénient quand on sait s'y prendre. Le grand point est de bien proportionner le biberon. Si l'enfant a des aigreurs, on ajoutera au lait coupé, un peu d'eau de chaux, et au besoin 2 ou 3 granules d'hypophosphite de soude.

***

Vous êtes Anglaise ; par conséquent, il est inutile de vous recommander l'*habeas corpus :* autrement dit, pour votre enfant, la liberté des membres.

Vous n'emploierez donc pas le maillot, sous prétexte que votre enfant pourrait se faire mal dans ses mouvements. Il est vrai, c'est souvent pour la com-

modité de la nourrice : le petit malheureux ficelé comme une carotte de tabac ne peut bouger, et on le laisse crier! En Bretagne, les femmes de la campagne mettent leur nourrisson dans une hotte qu'elles suspendent à un clou. En cela les négresses ont plus d'intelligence, puisqu'elles portent leur enfant dans une sorte de capuche, derrière leur cou ou au bas des reins.

*
* *

Combien de fois n'arrive-t-il point que l'enfant, dans son maillot, est pris de convulsions parce qu'une épingle le blesse; ou bien par le fait même d'une position forcée?

*
* *

En Angleterre on tombe peut-être dans un excès contraire en couvrant trop peu

les enfants : vous saurez éviter l'un et l'autre de ces travers. Votre respectable aïeule, qui a voulu confectionner elle-même la layette de votre enfant, vous a donné de sages conseils à ce sujet.

***

Enfin vous veillerez à la régularité et à la nature des garde-robes de l'enfant : si, comme dit Molière, la matière est *louable,* c'est-à-dire d'un beau jaune, liée, sans odeur spéciale ; si l'évacuation se fait facilement, d'une manière complète. Vous laisserez à votre baby le temps, devant un feu clair.

---

## II

### SOINS MÉDICAUX.

Je ne suis pas partisan de la médecine à l'usage des gens du monde : c'est souvent du charlatanisme; mais il peut se rencontrer telles circonstances où la vie dépend de quelques heures perdues.

Telles sont les maladies congestives et nerveuses aiguës des enfants en bas âge.

*
* *

Je dois donc vous dire, ma chère Mary, quels sont les premiers soins que vous

aurez à prendre en attendant l'arrivée de votre médecin.

***

Il se peut, soit en voyage, soit à la campagne ou autrement, qu'aucun médecin ne se trouve à proximité — pour les familles anglaises qui sont, en quelque sorte, cosmopolites, la chose n'est pas extraordinaire — il faut donc agir dès qu'il y a danger.

***

Je vous citerai, comme exemple, une jeune dame dont, antérieurement, j'avais traité l'enfant par les médicaments dosimétriques : une petite fille de quatre ans, atteinte de fausse scarlatine. (Voir plus loin.)

Cette dame avait vu avec quelle rapidité la fièvre avait cédé à quelques gra-

nules d'aconitine — après un lavage intestinal au sel déshydraté de magnésie. Elle m'avait vu appliquer le thermomètre sous l'aisselle de l'enfant, afin de constater le degré de chaleur de la petite malade, et compter à la montre son pouls.



Il ne sera pas inutile ici de vous dire que la température de l'enfant est en rapport avec la vitesse du pouls, et que l'un et l'autre sont en raison directe de la fièvre. Comme terme de comparaison, il faut donc connaître ces deux coefficients de l'état de santé.

Les voici dans le tableau suivant :

| AGE. | CHALEUR. DEGRÉS CENT. | POULS. PULS. Pr MIN |
|---|---|---|
| Chez le nouveau-né . . . . | 41, » | 134 |
| A la fin de la 1re année . . | 39, » | 111 |
| A la fin de la 2e année . | 38,75 | 108 |
| A l'âge de cinq ans. . . . | idem. | 103 |
| A l'âge de dix ans . . . . | 38,50 | 91 |

*
* *

Vous voyez que c'est chez le nouveau-né que la température est la plus élevée, et qu'elle va successivement en s'abaissant à mesure que l'âge avance. Il faut donc prendre une moyenne, c'est-à-dire 38 degrés centigrades.

Toute température au-dessus de la moyenne : par conséquent, 38 1/2, 39° c., coïncidant avec un pouls à 110 pulsations à la minute, et se maintenant pendant vingt-quatre heures, peut être considérée comme fièvre (du mot latin *fervere,* brûler).

*
* *

Or, c'est cette exagération de la chaleur et du pouls que fait tomber l'aconitine — de la même manière que la quinine coupe la fièvre intermittente.

*
* *

Je vous dirai maintenant — et vous aurez l'occasion de l'observer chez votre enfant — que la fièvre donne une haleine forte, c'est-à-dire qu'il y a échauffement du tube intestinal et constipation. Souvent aussi les voies aériennes s'obstruent de glaires ; et si vous appliquez l'oreille sur la poitrine de l'enfant, vous entendrez comme de petites bulles d'air qui craquent et qu'on nomme *râles muqueux*.

*
* *

Vous constaterez également que le frémissement de la poitrine (1) est moins marqué — ce qui est facile à constater à cause du peu d'épaisseur de la paroi thoracique.

(1) Comme le ronron de la chatte.

***

La tête aussi s'entreprend, et l'enfant est alternativement rouge et pâle; il est agité, somnolent, sans sommeil stable; il jette des cris quand on le bouge pour le changer de position ou lui donner à boire; ses urines sont brûlantes et en petite quantité.

***

Pour en revenir à la jeune dame de tantôt, je vous dirai qu'en vue d'une absence projetée avec ses enfants, elle m'avait prié de lui remettre un tube d'aconitine et un flacon de Sedlitz— ne pouvant prévoir ce qui pouvait arriver. C'était par un de ces jours pluvieux du mois de juillet dernier (1872) qu'elle se trouvait à la campagne avec son petit garçon de trois ans et demi.

*
* *

Par suite de fatigue, de l'intempérie du temps, du changement de régime — peut-être par toutes ces circonstances réunies — l'enfant fut pris de fièvre.

*
* *

C'était à l'entrée de la nuit et on était loin de la demeure du médecin; d'ailleurs, ce dernier n'eût pas eu, probablement, de médicaments sur lui; il eût donc fallu attendre jusqu'au jour; et entretemps la situation du petit malade pouvait s'aggraver.

*
* *

Tous les symptômes mentionnés plus haut existaient : l'enfant était brûlant, après un violent frisson de début — la tête chaude, l'haleine échauffée — pouls

au-dessus de 100, température 39° c.; la poitrine s'embarrassait. C'était donc un catarrhe aigu pouvant dégénérer en bronchopneumonie et, par conséquent, dont on ne pouvait prévoir les suites.



La jeune mère ne perdit pas la tête : elle donna l'aconitine, tous les quarts d'heure, 1 granule; et le lendemain tout danger avait disparu. Une prise de sel leva la constipation et rendit à l'haleine sa fraîcheur.



Ma chère Mary, vous n'avez pas perdu de vue cette instruction; et aujourd'hui que vous êtes mère de sept beaux enfants — tant garçons que filles — et comme vous résidez à la campagne, vous êtes maintes fois obligée d'être vous-même le médecin de votre nichée, en attendant

l'arrivée du médecin en titre. Il est rare que celui-là ait quelque chose à ordonner. D'ailleurs, c'est un docteur raisonnable, qui vous sait gré, au contraire, d'avoir agi en son absence.

***

Dira-t-on que j'ai commis une imprudence en mettant entre les mains de la jeune mère un médicament aussi actif que l'aconitine? Que celui de mes confrères qui n'a pas perdu un malade pour être arrivé trop tard, me jette la première pierre. Je lui répondrai qu'il y a ici un devoir d'humanité avant tout; que d'ailleurs les médicaments dosimétriques, de la manière dont ils sont administrés, ne sauraient nuire, et qu'on peut s'en rapporter à la sollicitude et à la sagacité maternelle.

*
* *

Dira-t-on que c'est tuer le métier? Ce serait par trop mesquin de l'admettre.

*
* *

Tissot, qui était un grand médecin — et un honnête homme — dans son *Avis au peuple,* ouvrage qui au siècle dernier eut une grande vogue dans les familles, déclare que son but a été d'indiquer les premiers soins à donner aux malades en attendant l'arrivée du médecin. C'était donc le cas pour notre jeune mère, prise à l'imprévu, loin de tout secours médical.

*
* *

D'autres médecins distingués, tels que Rosenstein, Van Swieten, Buchan, ont publié des traités de médecine populaire.

***

Cependant nous redoutons ces sortes de livres, parce qu'ils peuvent donner lieu à des abus ou des pratiques imprudentes ; mais, comme nous le disions, il y a une loi supérieure à tout : la nécessité du moment. C'est au médecin à donner lui-même ses instructions pour les cas fortuits.

Nous ajouterons qu'avec les médicaments dosimétriques rien n'est plus facile.

---

## III

### MALADIES AIGUËS DES ENFANTS.

C'est le cas de toutes les maladies des enfants en bas âge : encéphalite, méningite, croup, où prévenir vaut mieux que guérir.

* * *

Nous allons donc passer brièvement en revue les maladies ou plutôt les accidents morbides, auxquels les enfants sont le plus sujets, en faisant connaître les symptômes prodromiques qui les

annoncent, comme un point noir la tempête.



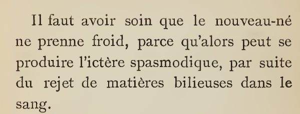
*a*. ICTÈRE DES NOUVEAU-NÉS.

Les enfants nouveau-nés sont ridés et jaunes comme une poire de coing. Il ne faut pas s'inquiéter de cet état qui indique une évacuation incomplète des matières bilieuses et muqueuses. La nature y a pourvu en rendant le premier lait de la mère purgatif.



On voit par là combien l'allaitement maternel est favorable au nouveau-né. Mais comme cet allaitement n'est pas toujours possible par suite de circonstances accidentelles, on peut y suppléer en mêlant au biberon 2 à 3 granules de Sedlitz Chanteaud.

*
* *



Il faut avoir soin que le nouveau-né ne prenne froid, parce qu'alors peut se produire l'ictère spasmodique, par suite du rejet de matières bilieuses dans le sang.

*
* *

Écoutez ce que dit le grand médecin des enfants, le docteur West, de Londres : « A mesure que les fonctions respiratoires et cutanées croîtront en activité, ce qu'ils ne tarderont pas à faire, si la cause de leur trouble n'est que légère et passagère, la jaunisse disparaîtra d'elle-même. Il faut faire grande attention, lorsqu'elle dure, à ne pas exposer l'enfant à se refroidir, et à ne lui donner d'autre nourriture que le lait de la mère. »

*
* *

Mais ne le croyez pas quand il ajoute : « Pour peu qu'il y ait de la constipation, on peut donner 5 centigrammes de mercure à la craie. » Le mercure est toujours un remède dangereux, surtout qu'il donne lieu à des selles verdâtres avec des coliques, ou l'entérite des nouveau-nés.

*
* *

En tenant l'enfant bien chaudement, en le baignant et en lui donnant quelques granules de sel déshydraté, en lui passant de petits lavements lénitifs, il est rare que la constipation ne soit levée.

*
* *

Si l'enfant crie, s'il se tord, c'est que les matières ne sont pas suffisamment

évacuées ; il ne faut donc pas le boucher avec le sirop de pavot, comme c'est la malheureuse habitude.

Au besoin on broyera 1 granule de codéine dans un peu d'eau sucrée, dont on donnera toutes les deux heures une cuillerée à café.

***

Surtout faites attention à la coloration des selles et des urines. Si les premières sont décolorées, argileuses et les urines foncées en couleur et brûlantes, faites venir de suite votre docteur.

Que d'enfants meurent d'entérite parce qu'on n'a pas soigné leurs garde-robes ! Surtout, pas de purgatifs, ou le moins possible et quand l'indication est formelle. (Voir plus loin.)

***

Voilà, ma chère Mary, les soins qu'il

faut prendre quand tout marche bien, mais il en est d'autres qui touchent à la médecine et que nous allons maintenant vous indiquer.

*
* *

b. VOMISSEMENTS.

Les enfants nouveau-nés vomissent par régurgitation, c'est-à-dire que l'estomac rejette quand il est trop plein. C'est ce qu'on n'observe pas chez les petits des animaux mammifères, parce que la mère s'éloigne pour le moment, dès qu'ils sont repus. Il faut imiter ce sage exemple. Vous alternerez le sein avec le biberon.

*
* *

Surtout ne pas lui donner des aliments grossiers, qui sont cause de la grande mortalité des enfants.

*
* *

Voici ce que dit le docteur Bouchardat de l'effroyable mortalité des enfants assistés à l'hôpital de Paris :

« L'an II de la République, on en reçut 2,637 ; sur ce nombre 2,425 sont morts dans l'intérieur de la maison.

» L'an III, 3,435 enfants admis, 3,150 morts.

» L'an IV, 2,122 enfants admis, 1,908 morts.

» Aujourd'hui que les soins les plus vigilants entourent ces pauvres petits enfants abandonnés, sur 5,467, il en meurt encore le nombre énorme de 1,458 : c'est un mort sur 3 3/4 environ, pendant leur séjour à l'hospice, dont la durée moyenne a été de dix jours.

*
* *

» Jetons maintenant les yeux sur les

causes de cette effrayante mortalité. On a dit avec raison que la plupart de ces enfants, fruit de la débauche, arrivaient au monde, le plus souvent dans des conditions qui diminuaient beaucoup pour eux les chances de vie ; mais certes, il ne faut pas croire que c'est là l'unique cause de cette mortalité qui, dans certaines années, a presque moissonné tous les enfants admis à l'hospice d'allaitement. Je pourrais ajouter aujourd'hui, d'après les renseignements précis que j'ai recueillis, que cette condition n'a qu'une influence très faible ou équivoque.

*
* *

» Voici les véritables causes qui conduisent à de si misérables résultats : en premier lieu, le froid qui détermine des cas nombreux de *sclérème* (1) et de bron-

(1) Épaississement du tissu cellulaire qui donne au corps la dureté du marbre.

chite capillaire, si promptement mortels; en second lieu, l'alimentation insuffisante, par insuffisance de nourrices, par défaut de ces soins, tendres, minutieux, continuels, que réclame le nouveau-né et qui déterminent l'affaiblissement progressif par inanition, les diarrhées incoercibles, l'ictère infantile, etc.

» En troisième lieu, l'agglomération d'un grand nombre d'enfants qui amène à sa suite, surtout par l'insuffisance de nourrices, la propagation du muguet *(oïdium albicans)*, si meurtrier lorsqu'il s'attaque à des enfants parvenus à la dernière limite de l'affaiblissement. »

Après cela faut-il s'étonner de la diminution de la population, quand on la voit décimée à sa source?

***

Les crèches sont sans doute d'admi-

rables institutions ; malheureusement elles ont pour résultat d'affaiblir le sentiment maternel.

***

Le docteur Bouchardat fait une remarque qui ne manquera pas de frapper les esprits justes : « Les décès constatés sur les enfants conservés par leur mère ou mis en nourrice par celles qui ont été secourues par l'administration, ont été de 1 sur 14 pendant la durée de trois mois, au lieu de dix jours ; ne peut-on pas dire que cette facilité tant vantée dans la réception à l'hospice des enfants trouvés, est une barbare philanthropie, puisqu'elle tend à conduire ces pauvres enfants au tombeau ? Il faut, par tous les moyens possibles, engager les mères pauvres à nourrir leurs enfants ; pour atteindre ce noble but, il ne faut pas que

l'administration de la bienfaisance publique craigne de s'imposer des sacrifices en prodiguant des secours aux mères indigentes qui allaitent leur enfant. »

*
* *

Ceci prouve que le service à domicile bien organisé remplacerait les hôpitaux, qui sont des foyers constants de maladies infectieuses et épidémiques. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question, dont nous nous sommes occupé dans nos *Études sociales*.

*
* *

Nous revenons aux maladies propres aux enfants du premier âge.

*
* *

c. CONVULSIONS.

Il faut bien surveiller les convulsions

*internes :* si l'enfant reste étendu comme s'il était endormi, les yeux imparfaitement clos, avec une contraction légère des muscles et de la face, une sorte de sourire que les Anglais nomment : *Angel's whisper,* comme si la voix d'un ange murmurait à l'oreille du baby quelque douce image. Image, il est vrai, plus poétique que réelle.

*
* *

Surveillez bien l'état de la respiration: si elle est difficultueuse, interrompue par instants; ne vous alarmez pas outre mesure, mais ne vous endormez pas dans une fausse sécurité. Faites venir votre docteur à temps.

*
* *

Gardez-vous également de tenir trop longtemps l'enfant sur les genoux : vous augmenteriez ainsi la somnolence.



Habituez-le à avoir la tête sur un oreiller de crin et le moins de couvertures possibles dans une chambre pas trop chaude mais bien aérée.

* * *

*d.* DENTITION.

En somme, tant que l'enfant prend le sein, il est comme sous l'aile de la mère; les indigestions étant empêchées et le ventre tenu libre, les congestions cérébrales et partant les convulsions, sont peu à craindre.

* * *

Il n'en est pas de même quand l'enfant fait ses dents. Ici il faudra redoubler d'attention et de soins ; en premier lieu, tenir la bouche de l'enfant dans un état

constant de fraîcheur, la laver avec un peu de vin blanc dans de l'eau tiède. Le vin de Tours dont on se sert habituellement, étant soufré pour la conservation, il a l'avantage de tuer les parasites du muguet.



Le muguet est un champignon qui se produit par suite de manque de propreté. Il en est de même des aphtes.



Comme je vous le disais, il est important de tenir le ventre libre en ajoutant en temps opportun, au biberon, un peu de manne ou quelques granules de Sedlitz Chanteaud.



Quoique la dentition soit un travail

naturel, elle peut présenter plus ou moins de difficulté. On la facilitera en amincissant le bourrelet gencival par frottement — le hochet à bout d'ivoire est propre pour cela. Vous aurez soin de passer de temps à autre le doigt sur la gencive, ce qui diminuera la douleur de l'enfant.

***

Le premier indice que les dents vont apparaître, c'est le bavement qui, jusque-là, a été à peu près nul : le rebord des gencives devient plus large et bientôt on sent les petites pointes des dents incisives médianes supérieures, et successivement les incisives latérales inférieures et supérieures.

***

Cet ordre d'évolution dentaire n'est pas toutefois constant, puisque les inci-

sives supérieures poussent quelquefois avant les inférieures.



Les quatre premières molaires percent ensuite, généralement les inférieures avant les supérieures. Les canines apparaissent ensuite, et enfin les quatre dernières molaires. En tout vingt-deux dents caduques (on les nomme ainsi parce qu'elles doivent tomber lors de la deuxième dentition). La première dentition est généralement complète à deux ans ou deux ans et demi.



Avec la première dentition se présente la question du sevrage, espèce d'entrée de l'enfant dans sa vie propre. N'allez pas exagérer votre tendresse maternelle en continuant à donner le

sein à votre enfant au delà des limites assignées par la nature. Consultez l'instinct des animaux et vous verrez que la nature ne veut pas de sacrifices inutiles.

*
* *

*e.* L'ALLAITEMENT.

La limite de l'allaitement n'est pas absolue, elle dépendra de la santé de l'enfant, de sa force, de la dentition, des conditions de climat et d'une foule d'autres circonstances qui peuvent faire varier cette limite.

*
* *

Comme vous êtes d'une bonne complexion et que votre enfant est fort, vous pourrez le sevrer dans les limites ordinaires, c'est-à-dire vers six ou neuf mois. N'allez pas faire comme à la campagne, où l'allaitement se prolonge quel-

quefois jusqu'à sept ans, par une espèce de sensualité, la mère se faisant complice de la gloutonnerie de son enfant. Nous dirions presque son petit, tant le cachet de l'animalité est prononcé chez lui.



N'allez pas croire que ce soit là un retour à l'état premier ou de sélection dont parle Darwin : c'est une modification survenue dans les traits de la face par suite des efforts constants de succion. Le moral de l'enfant s'en ressent également, puisqu'il n'a pour domaine que le sein maternel où il reste comme enfoui.

* * *

Quand l'allaitement est trop prolongé, le tempérament de l'enfant ne se forme pas : il reste mou et lymphatique, comme

dans les premiers mois de la vie. Il faut donc commencer par alterner avec le lait, des aliments liquides ou semi-liquides où l'enfant puisera les matériaux nécessaires à ses tissus, principalement les albumineux : lait de poule, de veau, parce qu'ils contiennent les graisses phosphorées nécessaires à son système nerveux, et les albumineux calcaires pour son système osseux.

***

Il est bon de consulter la nature. Voyez les gallinacés — à l'époque de la ponte — rechercher avec une sorte d'avidité tout ce qui est chaux. Vous ferez de même en mêlant dans la boisson de votre enfant des sels calcaires finement pulvérisés, par exemple la coque de l'œuf calcinée et réduite en poudre impalpable; au besoin, vous y écraseriez quelques gra-

nules dosimétriques de phosphate de chaux, qui est le sel fondamental des os.

***

Dans votre pays un médecin renommé (Churchill) a mis en vogue les hypophosphates de chaux et de soude, principalement pour les enfants phtisiques. Je suis persuadé que votre baby n'en aura pas besoin.

***

Un autre fait propre aux jeunes animaux et aux enfants en bas âge, est celui de manger de la terre. C'est encore de l'instinct, puisque la terre contient de la silice qui favorise la digestion en empêchant les crudités. Un médecin distingué, feu le docteur Everard, nous a assuré que, dans la gastralgie, il a fréquemment employé avec succès du sable calciné réduit en poudre fine. Il tenait

cette prescription d'une fermière de la Hollande, pays où ces affections sont communes et presque endémiques.

***

*f.* LE SEVRAGE.

Vous préparerez le sevrage de votre enfant par gradations insensibles. Le lait continuera donc à faire la base de son régime. Le célèbre médecin Hufeland est d'avis que, jusqu'à l'âge de deux ans, les enfants prennent une soupe au lait, matin et soir.

***

Le lait doit être pur, pris dans les laiteries où les vaches sont bien tenues, nourries de fourrages auxquels on a mêlé une certaine quantité de sel, car le sel est le digestif par excellence.

*
* *

Ici, je dois vous tenir en garde contre l'abus du sucre, parce qu'il produit des aigreurs et même des calculs. Dans le cours de ma carrière chirurgicale, j'ai eu plusieurs cas de calculs durs ou d'oxalate de chaux. Voulant avoir la raison de la fréquence de ces calculs chez de jeunes enfants, et après m'être enquis de leur régime où il entrait beaucoup de matières sucrées, j'ai nourri de jeunes chiens exclusivement de sucre, et au bout de peu de temps j'ai pu constater dans leurs urines la présence de l'acide oxalique, qui est un degré transitoire de la combustion du sucre, dans l'économie animale. Or, cet acide s'emparant des parties terreuses, donne lieu à la formation de calculs d'oxalate de chaux.

***

C'est un préjugé — malheureusement trop accrédité — que le sel commun est nuisible aux enfants. Comme on vient de le voir, cela est plutôt vrai pour le sucre. Vous mettrez donc dans la panade et la boisson de votre enfant, une petite pincée de sel, afin de les rendre plus sapides et provoquer la sécrétion de la salive, qui est un des éléments de la digestion.

***

Ce serait un long martyrologe que celui des victimes des bonbons — indépendamment qu'on se sert souvent de sels toxiques pour leur coloration. Acceptez ce fait : son explication nous conduirait trop loin.

***

Une révolution heureuse s'est faite

par l'introduction dans le régime alimentaire de l'enfant de la farine de légumineuses (pois, fèves), désignée sous le nom de *Revalenta.* Quoiqu'il s'agisse d'une réclame, la chose étant bonne en soi, il faut l'admettre. Que de choses nuisibles se recommandent, au contraire, au public par des noms pompeux !

*
* *

*g.* L'ALIMENTATION.

A mesure que l'enfant fait ses dents, vous lui donnerez une alimentation de plus en plus substantielle. Il n'est pas mauvais d'exercer ses mâchoires, car l'aliment bien trituré et ensalivé est une condition essentielle d'une bonne digestion. Laissez-lui exprimer le jus de viande bien faite, de préférence la viande blanche, parce qu'elle contient en plus grande proportion que la viande rouge,

des albuminates terreux, nécessaires à la consolidation des os. Il faut toujours que l'alimentation concorde avec l'âge de l'enfant.

*
* *

Comprenez bien que votre enfant sera comme vous l'aurez nourri : d'abord par votre propre substance, puis par des aliments bien choisis — ainsi que je viens de l'indiquer. — C'est une espèce d'assolement organique — comme on fait en agriculture.

*
* *

Est-il une plus belle culture que celle de l'enfant et dont la jeune mère doit être fière ? Un médecin de beaucoup d'esprit et de beaucoup de sens — feu le docteur Munaret — a proposé des concours d'enfants ; et on en a vu depuis, mais généralement mal compris — dans

le sens des concours agricoles pour bestiaux gras.

***

Les éleveurs ne comprennent pas que trop de graisse est un indice de mauvaise nutrition. C'est ainsi qu'ils sont parvenus à faire disparaître certains attributs, tels que les cornes de la vache.

***

Nous ne voyons aucun motif à ne pas admettre les concours d'enfants, mais avec toutes les conditions qu'exigent la décence et la dignité humaine. Il faut pouvoir dire de vos enfants comme la mère des Gracques : « Voilà mes bijoux. »

---

## IV

### MALADIES PROPRES A LA DEUXIÈME ENFANCE.

La maternité, ma chère Mary, impose de grands devoirs ; celui qui les résume tous, c'est l'œil de la mère, qui doit ainsi se faire l'auxiliaire du médecin.

*
* *

Que de fois celui-ci est obligé de dire : « Trop tard ! » Trop tard surtout chez l'enfant où les maladies aiguës marchent avec tant de rapidité.

Jamais trop tôt : puisque la plupart de

ces maladies peuvent être conjurées quand on s'y prend à temps.



Vous avez pu expérimenter vous-même l'efficacité de la médecine dosimétrique, c'est donc à ce point de vue que nous allons retracer le tableau des principales maladies de la première enfance.

* * *

Nous n'avons nullement l'intention d'ajouter à vos inquiétudes de mère; mais nous ne voudrions pas non plus amoindrir votre peur, parce que la peur de la mère est la plus sûre sauvegarde de son enfant.

* * *

Nous entendons la peur qui raisonne, et non qui s'affole; la peur qui permet de

prévoir et non celle qui laisse aller les choses au pire, parce qu'on craint d'envisager la situation en face.

***

Les maladies de la première enfance — depuis la naissance jusqu'à la première dentition — sont moins nombreuses et moins fréquentes que celles de la deuxième enfance, c'est-à-dire pendant la durée de la première dentition.

***

Si la mortalité est si grande parmi les nouveau-nés, n'en accusons pas la nature, mais notre état social. La misère, le vice, l'inconduite, voilà les tristes fées qui viennent, trop souvent, s'asseoir au chevet du berceau de l'enfant du peuple!

***

Dans les classes supérieures, il y a

des maladies de décrépitude dues aux mariages de convention, où les inclinations ne sont pour rien — quand elles ne sont pas répulsives.



Par bonheur, ma chère Mary, le Ciel vous a fait naître dans cette classe intermédiaire où ne règne point l'esprit de caste et où les vertus domestiques se sont conservées — ainsi que vous en êtes un exemple.



La complexion de l'enfant pendant la première enfance, étant molle et muqueuse, ses maladies sont de même nature. Ce sont les aphtes, les ulcérations, les exsudations, qui en sont les caractères généraux. Il est évident que dans cette période il faut fortifier l'enfant : du bon lait, un air pur, des soins

de propreté, un tantinet de sel, voilà ses médicaments; et toutes les médecines sucrées ne feraient que lui nuire. Nous vous avons signalé quelques-uns des accidents et indiqué les moyens de les prévenir.

***

Dans la deuxième enfance, la fibre organique a acquis plus de ton, plus de fermeté, et toutes les maladies prennent une forme striduleuse qui ajoute au danger des exsudations ou parasitismes.

***

*a.* CROUP.

Faut-il nommer le croup, cet effroi des jeunes mères?

Mais, ma chère Mary, vous veillerez attentivement, car le mal est insidieux.

Souvent on croit qu'il y a du mieux quand le danger est au plus fort.



Observez bien la marche de la maladie : il y a le croup *spasmodique* et le croup *exsudatif :* le premier moins dangereux que le second.



Cependant on aurait tort de négliger le faux croup, parce qu'il peut dégénérer en asphyxie.



Le plus souvent le vrai croup survient subitement, la nuit, l'enfant s'étant bien couché ou n'ayant présenté la veille que les signes d'un léger rhume. Le son de la voix qui nasonne et la toux qui ressemble au cri du coq suffisent pour don-

ner l'éveil. Ne dites pas : « Demain » ; car alors il pourrait n'être plus temps.

⁂

Vite ! faites chercher votre médecin. En attendant, entourez le cou et la gorge de l'enfant de cataplasmes synapisés, afin d'attirer le sang vers la peau. Quand le docteur arrivera, ce sera autant de fait, et si vous avez affaire à un médecin dosimètre, il appliquera le traitement si heureusement inventé par le docteur Fontaine, de Bar-sur-Seine.

⁂

Jusqu'à ces derniers temps, on a cru à une inflammation exsudative du larynx et des bronches : on sait aujourd'hui que ce sont des parasites — probablement de la nature des champignons, dont les germes s'abattent sur les mu-

queuses et y forment des plaques ou fausses membranes. Rarement le croup commence par le larynx ou les bronches, mais par les fosses nasales et l'arrière-gorge. Si on examine cette dernière au moment où les premiers symptômes de resserrement spasmodique se déclarent, on y voit des points grisâtres, accumulés par places en plaques. Elles se détachent difficilement, en déterminant de légers écoulements sanguins. On dirait que les vrilles des plaques se sont enfoncées dans la muqueuse.



On peut s'expliquer de la sorte les symptômes croupaux : le spasme de la gorge et la toux rauque qui l'accompagne — l'écoulement par les narines d'un liquide épais, ichoreux — la gêne de la respiration qui va en augmentant à

mesure que les plaques croupales s'étendent.



Puis — comme pour les champignons vénéneux en général — les symptômes d'empoisonnement : l'engorgement des glandes du cou, la dépression vitale, la petitesse du pouls, et enfin la fièvre procédant par redoublements ou accès.



Voilà, en peu de mots, le croup. Quel en est maintenant le remède ? Ce remède ou plutôt le traitement — d'après le docteur Fontaine — consiste dans le spécifique ou l'agent destructeur des parasites, qui est le même que pour l'*oïdium* de la vigne. C'est le sulfure de calcium qu'il faut donner aussitôt, soit

en granules, si la déglutition est encore possible, soit en lavements : 5 à 6 granules toutes les demi-heures, ou bien écrasés dans un peu d'eau d'amidon pour un lavement, à répéter dans le même espace de temps.

***

En même temps, on touchera toute la gorge avec du suc de limon — ou bien avec de la poudre de tannin, au moyen d'un tampon ou une petite éponge au bout d'un bâtonnet ou d'une baleine. Si les fosses nasales sont entreprises, on y introduira des mèches de charpie chargées des mêmes ingrédients — et on enveloppera le cou d'une couche d'ouate salicylée.

***

Voilà pour les parasites. Quant à la

fièvre croupale, on la combattra par l'hydro-ferro-cyanate ou l'arséniate de quinine : 3 granules toutes les dix minutes jusqu'à ce que tout symptôme croupal ait disparu.

On comprend que le succès de ce traitement dépendra de la rapidité avec laquelle il aura été institué.

***

Si les symptômes persistent, c'est que des plaques ou fausses membranes se sont formées dans la profondeur des bronches, où on ne peut les atteindre directement. Il faudra dans ce cas provoquer des vomissements, soit en introduisant le doigt dans la gorge, soit en administrant l'émétine : 1 granule tous les quarts d'heure. Les vomissements sont alors moins dangereux qu'au début de la

maladie, parce que les forces vitales auront été relevées (1).



On nous demandera pourquoi ces explications, puisque c'est au médecin à agir? Mais nous supposons le cas d'une épidémie où le médecin ne peut être présent partout — ou bien qu'on soit loin de tout secours médical. Pour les familles qui sont dans ce cas, nous leur conseillerons d'avoir constamment chez elles une petite pharmacie dosimétrique, ainsi qu'une baleine à éponge, et de la poudre de tannin.



Reste enfin à dire un mot de la laryngo

(1) On recommencera ce traitement à chaque nouvelle attaque de croup, car c'est une fièvre procédant par accès, comme toutes les maladies pernicieuses.

ou trachéotomie, c'est-à-dire l'ouverture instrumentale du canal aérien. Cette opération, qui ne peut être pratiquée que par le chirurgien, deviendra de moins en moins nécessaire à mesure que le traitement du docteur Fontaine se généralisera.

C'est donc une véritable conquête de l'art sur la mort, car sur douze opérés, il était rare qu'on en sauvât un seul.

***

Une précaution à prendre quand on fait l'inspection de la gorge, c'est de se couvrir les narines et la bouche d'un tampon d'ouate, afin que les matières rejetées par le malade ne pénètrent dans ces cavités et ne transmettent le mal. Faute de cette précaution, on a vu dans les hôpitaux des internes et même des chirurgiens être victimes de leur dévouement.



Maintenant, ma chère Mary, n'allez pas vous effrayer outre mesure du nom de la maladie, parce que vous en connaissez le remède. C'est dans le danger qu'on reconnaît les grands courages : la femelle des animaux combat pour ses petits jusqu'à la mort : pourquoi la jeune mère, qui est intelligente, serait-elle moins courageuse?



Que dirait-on si un malheureux étant sur le point de se noyer, on hésitait à lui lancer le harpon de peur de le blesser? Le croup est une asphyxie nerveuse : le sauveteur c'est le médecin, et le harpon le bistouri de l'opérateur.

***

Sauvez mon enfant! sauvez-le à tout prix! voilà quel doit être le cri de la mère; sa récompense sera d'autant plus douce qu'elle aura souffert davantage dans son enfant, car ce dernier n'a pas la conscience de son état; il flotte entre la vie et la mort, dans le vague de l'asphyxie.

***

Avant le traitement du docteur Fontaine, la plupart des enfants pris du croup vrai, mouraient.

***

*b.* FIÈVRES ÉRUPTIVES.

Parmi les maladies aiguës propres à la deuxième enfance, on compte les fièvres éruptives, qu'on croit trop généralement

ne pouvoir être évitées, comme étant de sortes de gourmes dont il est dangereux d'empêcher l'évolution. C'est encore là une de ces erreurs populaires — et même médicales — que la dosimétrie est venue détruire.



*Variole.* — Nous citerons en première ligne cette maladie que ni les Grecs ni les Romains n'ont connue, puisqu'il n'existe dans les monuments qu'ils nous ont laissés, ni dans leurs écrits, nul indice que la maladie ait réellement régné chez eux. Ils ne savaient pas ce que c'était qu'un grêlé, tandis que chez nous il en existe encore çà et là de beaux échantillons — dans le sens de Victor Hugo : « Le beau c'est le laid. »



La découverte de Jenner a donc été un

véritable bienfait pour l'humanité, quand on songe qu'avant, des populations entières étaient décimées. Nous renvoyons à notre livre : *Monument à Jenner ou histoire générale de la vaccine.*

***

D'où vient la résistance qu'on fait encore de nos jours à la vaccine? Nous répondrons : comme pour la résistance à la découverte de Pasteur, de la part de ceux qui ne l'ont pas inventée. Nous nous servons sciemment du mot *inventé,* parce que ces ardents vaccinophobes iraient jusqu'à nier la nature, parce qu'elle n'est pas de leur invention.

***

C'est en Angleterre que la résistance au vaccin s'est le plus accentuée; mais

cela s'explique par l'esprit de répulsion, dans ce pays, contre tout ce qui est obligatoire. La loi sur la vaccination y est très rigoureuse, puisqu'elle va jusqu'à l'emprisonnement.



La variole est trop connue pour que nous ayons à la décrire ici. Disons qu'elle débute généralement par des symptômes cérébraux et abdominaux qui — dans certaines épidémies — lui donnent un caractère ataxo-adynamique. De là les varioles noires qu'on observait fréquemment avant la découverte de Jenner.



Quand la variole règne en épidémie, il est nécessaire d'agir énergiquement dès le début, d'après les indica-

tions dosimétriques. On peut même, dans quelques cas, arrêter la maladie sans qu'il en résulte le moindre inconvénient, malgré ce qu'en disent les vaccinophobes.

***

*Rougeole.* — Il en est de la rougeole comme de la variole — mais ici le danger vient particulièrement du côté des organes respiratoires : c'est-à-dire la brochopneumonie, si souvent mortelle pour les jeunes enfants. Il y a donc également nécessité d'agir dès le début. La maladie s'annonce par des symptômes catarrhaux : larmoiements, nez qui coule, toux irritative, fièvre ardente, constipation, etc. Nous rappelons ce que nous avons dit plus haut sur la fièvre.

***

*Scarlatine.* — Cette éruption est caractérisée par le mal de gorge et les taches rubéoliques de la peau, qui venant se rejoindre font ressembler le malade à un homard bouilli. — La fièvre est très intense, 40, 41, 42° c. (Voir plus haut.) Il y a cependant de fausses scarlatines qui se font reconnaître, après que la fièvre est tombée, par la desquamation de la peau, mais la maladie n'en est pas moins contagieuse, ainsi que le prouve l'exemple suivant.

Une dame de mes clientes était allée faire visite avec sa fillette, âgée de quatre ans, dans une maison où régnait une scarlatine bénigne. Naturellement, elle laissa l'enfant au salon en bas, en attendant qu'elle eût fait sa visite à l'étage. Le soir, la petite fille se plaignit de mal

de gorge et de mal de tête, avec fièvre. La dame, inquiète, me fit appeler. Je diagnostiquai une scarlatine cachée et prescrivis l'aconitine : 1 granule toutes les demi-heures jusqu'au milieu de la nuit. Le lendemain, la fièvre avait disparu et l'enfant put être considérée comme ne devant pas avoir la scarlatine. J'insistai cependant sur les précautions ordinaires, c'est-à-dire de ne pas laisser aller la fillette à l'air. Au bout de quelques jours, la desquamation de la peau se fit — preuve bien évidente qu'il y avait eu contamination par l'air de la maison infectée et par les vêtements de la mère.

*
* *

*Fièvre éphémère.* — Les enfants ont la fièvre pour tout et pour rien. Quoique peu dangereuse, la fièvre éphémère doit être combattue, afin qu'elle ne dégénère

point en fièvre rémittente ou intermittente.



Dans la première forme, c'est la fièvre muqueuse, caractérisée par un grand abattement et une haleine échauffée. Elle cède facilement — quand on s'y prend à temps — à quelques granules d'aconitine, puis d'hydro-ferro-cyanate de quinine. Si nous en faisons la remarque, c'est pour que la mère se tienne sur ses gardes et ne dise point : « Ce n'est rien. » Cela peut, au contraire, être grave, si la tête et les membranes du cerveau s'entreprennent : auquel cas c'est la méningite ; et pour peu que l'enfant soit lymphatique, la méningite *tuberculeuse*. Nous devons donc dire ici un mot de cette inflammation qui entraîne tant d'enfants.

* * *

*Méningite.* — La méningite débute presque toujours d'une manière insidieuse, et inaperçue dans un grand nombre de cas. L'enfant est triste, maussade, volontaire, veut rester sur les genoux et porte instinctivement les mains aux yeux pour les soustraire à la lumière, et à cause de la douleur qu'il y ressent. Par moments, il jette un cri soudain et cherche à se cramponner au cou de sa mère ou de sa nourrice — car c'est une maladie d'allaitement. — L'estomac, sympathiquement irrité, rejette toute nourriture et il survient des vomissements ou du moins des tendances à vomir. La soif est peu vive et même il y a répulsion pour les boissons. La langue n'est pas sèche, mais rouge sur les bords et à la pointe. La peau est aride, et il y a des alternatives de frissons et de chaleur.



Toutes ces circonstances sont caractéristiques : elles annoncent une irritation du cerveau et de ses enveloppes. Il faut donc s'empresser d'appliquer sur la tête du petit malade des compresses vinaigrées, en même temps que des cataplasmes aux mollets, avec une légère couche de moutarde, et on passera de petits lavements huilés avec de la manne. Entretemps, on aura fait venir le médecin.



Mais si la jeune mère se trouve éloignée de tout secours médical, il faut bien qu'elle soit elle-même le médecin de son enfant. Elle se rappellera ce que nous avons dit de la fièvre; et comme elle aura eu soin de se munir d'une

pharmacie de poche, rien ne lui sera plus facile que d'administrer des granules d'aconitine, de quinine, jusqu'à chute de la fièvre.

Ainsi que nous l'avons dit, la méningite se déclare dans le cours de la fièvre rémittente ou typhoïde ; le délire se montre de bonne heure, surtout vers le soir; les pupilles, d'abord contractées, se dilatent fortement, ce qui est un symptôme d'urgence pour agir.



La terminaison de la méningite qui n'a pas été traitée convenablement, est toujours fâcheuse, puisqu'il peut y avoir mort; ou, si l'enfant en revient, obtusion et même perte des facultés intellectuelles. Raison de plus d'agir activement au début.



L'hydrocéphalie congénitale est souvent la conséquence d'une méningite survenue chez l'enfant dans le sein maternel. On comprend que l'art ne peut rien dans ce cas, puisque le mal est fait. Mais c'est un avertissement pour la jeune femme de se garder de toute excitation dangereuse dans sa grossesse. (Voir plus haut.)



*Otite*. — L'otite s'entend de l'inflammation de l'oreille, et est également une des suites de fièvres éruptives, soit de méningite. Comme il peut en résulter des troubles graves dans la coordination des mouvements, il est important que la jeune mère puisse la reconnaître dès le début, afin d'appeler sur l'affection l'attention de son médecin.

*
* *

Souvent le médecin absorbé par d'autres malades, ou faute de temps ou d'examen, ne fait pas attention aux signes précurseurs des maladies. C'est le cas dans l'otite, qu'il prend simplement pour un refroidissement; cependant la situation s'aggrave, l'oreille devient brûlante, avec des élancements très douloureux, qui arrachent des cris à l'enfant et font qu'il se tient la tête serrée des deux mains. En même temps, l'enfant tend à se jeter de côté ou d'autre et finit par tourner sur lui-même, ce qui est une marque que le cervelet est entrepris. La peau est chaude et sèche, le pouls vif et accéléré (120, 130). Il faut donc ici agir comme dans la méningite.

*
* *

*Catarrhe suffocant.* — L'attaque est

quelquefois soudaine, mais dans le plus grand nombre de cas elle est précédée de catarrhe ordinaire, preuve que celui-ci ne doit jamais être négligé. La fièvre est également instantanée; la face devient anxieuse et exprime l'oppression, les yeux sont lourds, la respiration saccadée, la tête renversée en arrière.

***

Quelquefois c'est une véritable angine de poitrine : la toux prend alors un caractère paroxystique ou de quintes ; la respiration devient de plus en plus abdominale, c'est-à-dire que les côtes ne sont plus soulevées, les poumons se paralysent, et l'enfant tombe dans un assoupissement profond, précurseur de la mort.— Si le médecin est à la main, et qu'il est dosimètre, il donnera la brucine, l'hyosciamine combinée à la codéine, puis l'hydro-ferro-

cyanate de quinine dans l'intervalle des accès.

Quand on est loin de tous secours médicaux, il faudra se munir de médicaments dosimétriques en s'adressant à un médecin dosimètre avant de partir au loin, et qui ne refusera pas la prescription légale, tout en donnant ses instructions pour leur usage.

C'est ainsi qu'il nous arrive d'être consulté par de jeunes mères allant aux colonies ; et nous faisons comme nous venons de le dire, sans qu'il nous entre dans l'esprit que nous commettons une infraction à la loi.

***

*Grippe.* — La grippe ou influenza, constitue un catarrhe épidémique accompagné de symptômes cérébraux, avec fièvre continue, dont le danger consiste

dans la bronchopneumonie. C'est donc cette dernière qu'il faut combattre. En attendant l'arrivée du médecin, on couvrira la poitrine du petit malade d'un large rigolo, ou d'un cataplasme synapisé, à défaut du premier. Ici encore, en cas d'éloignement de secours médicaux, on donnera à l'enfant l'aconitine et l'hydro-ferro-cyanate de quinine, la brucine : 1 granule de chaque toutes les dix minutes jusqu'à ce que la respiration soit rétablie.



*Pneumonie.* — C'est l'inflammation des poumons, rarement franche chez l'enfant, et qui s'accompagne d'une grande prostration nerveuse. L'enfant est pâle, et on ne soupçonnerait pas la maladie n'était l'oppression qui le force à rester la bouche ouverte. La peau du

tronc est sèche et mordicante (40°, 41° c.), tandis que les extrémités inférieures sont froides. On sent que la circulation se retire de la périphérie. La face prend un aspect bouffi, lourd, anxieux, les lèvres une teinte livide. En appliquant les oreilles sur la poitrine, on entend peu de crépitations ou râles, à moins que la pneumonie ne soit compliquée de bronchite; mais le bruit respiratoire est effacé. On s'aperçoit par là que les poumons deviennent de moins en moins perméables à l'air. La percussion fait constater une mobilité presque complète de la poitrine, plus cependant à la base qu'au sommet. Le pouls est très fréquent et petit; l'enfant, très agité, délire. Quelquefois il reste étendu, inconscient; des taches pourpres apparaissent sur le corps, et bientôt un coma profond annonce la mort.

On voit qu'il s'agit ici d'une asphyxie

progressive, dans laquelle il faut venir en aide au petit malade.

*
* *

La pneumonie étant un accident, il est bon d'avoir constamment chez soi les médicaments dosimétriques, quand on se trouve éloigné de tout secours médical. La strychnine, l'aconitine, la vératrine, la digitaline, l'hydro-ferro-cyanate de quinine, feront ici la base du traitement. Quand la toux commence à devenir grasse, on donnera du kermès minéral, comme expectorant : 1 ou 2 granules toutes les heures, et on adoucira la toux au moyen d'un looch blanc.



*Œdème des poumons.* — On désigne ainsi l'infiltration des poumons par la sérosité. Cet accident est souvent la

suite de pneumonies, surtout celles qui accompagnent les fièvres éruptives : rougeole, scarlatine, etc. La toux est courte, saccadée, et il existe une grande gêne de la respiration, avec des mouvements tumultueux et violents du cœur et un pouls très faible. La bouffissure devient bientôt générale. D'ordinaire, il y a de l'albumine dans les urines, ce qu'on reconnaîtra en y versant quelques gouttes d'acide nitrique, ou en les soumettant à la chaleur. Le traitement sera la suite de celui de la pneumonie : c'est-à-dire que la colchicine sera ajoutée à la digitaline, à la strychnine, et, à la fin, l'arséniate de fer.

***

*Gangrène du poumon.* — On entend par là la mortification du tissu pulmonaire, par places. On observe cet accident dans les

pneumonies palustres, sous l'influence des marais et de la mauvaise nourriture, dans les familles pauvres et les quartiers humides, mal aérés; c'est donc plutôt un scorbut du poumon. Nous insistons sur ces circonstances à cause du traitement. La quinine (hydro-ferro-cyanate, arséniate) en fera la base. On s'aperçoit de l'accident à la fétidité de l'haleine, annonçant la décomposition du poumon. Comme celle-ci n'a lieu que par places, on peut espérer de l'arrêter par les moyens que nous venons d'indiquer.

***

*Pleurésie.* — C'est l'inflammation de la membrane qui enveloppe le poumon. Elle est plus fréquente chez les jeunes enfants qu'on ne serait tenté de le croire; il est vrai qu'elle l'est moins que

la bronchopneumonie. Les symptômes de début sont quelquefois assez insidieux pour donner le change au médecin : ainsi un enfant, au milieu de la santé la plus parfaite, est pris soudainement d'une douleur de côté qui lui arrache des cris, avec une respiration entrecoupée et une toux sèche et courte, mais souvent aussi accompagnée de vomissements, ce qui pourrait faire croire que l'affection gît dans l'abdomen. Il y a fièvre violente et la peau est chaude et sèche. Après quelques heures, l'intensité de la douleur se calme, mais la fièvre et l'accélération de la respiration continuent, et l'enfant, bien qu'alourdi et assoupi, est extrêmement agité par intervalles, crie, se débat, se révolte contre toute position autre que celle qu'il a prise : d'ordinaire accroupie.

***

En appliquant l'oreille sur la poitrine, on entend un bruit particulier de parchemin ou de frottement. Il y a urgence de faire venir le médecin, si on veut éviter un épanchement dans la poitrine comme il n'arrive que trop souvent. En attendant son arrivée, on appliquera sur la poitrine un large rigolo ou synapisme, on placera l'enfant dans la position semi-assise, et si on est loin de tout secours médical, on donnera la brucine, la digitaline, l'aconitine, comme dans la fièvre chaude. La dosimétrie a ceci de bon qu'on peut l'appliquer hardiment, sans hésitation aucune.

***

*Péricardite et cardite.* — C'est l'inflammation du cœur et de son sac : c'est sou-

vent une complication de la pleurésie, caractérisée par une grande anxiété, au point de donner lieu à des convulsions.

***

La maladie débute par un frisson, suivi de chaleur; la face est anxieuse, le regard abattu, la respiration légèrement accélérée, la toux fréquente, mais sans expectoration. L'enfant en portant constamment la main droite au côté gauche de la poitrine, montre instinctivement le siège du mal. Au début, on n'entend aucun bruit dans la poitrine, mais plus tard un bruit de râpe fort prononcé au-dessus du mamelon s'étendant dans tout le côté gauche de la poitrine.

***

La maladie s'établit souvent à la suite

des fièvres éruptives, surtout la scarlatine. Le danger est toujours fort grand, et il ne servirait à rien de vouloir s'en faire une illusion, tant l'anxiété de l'enfant est grande. Il faut donc des moyens prompts et énergiques. — Comme ces moyens sont les mêmes que dans la pleurésie, nous n'y insisterons pas.

*
* · *

*Péritonite.* — C'est l'inflammation de la membrane interne du ventre. Elle est très fréquente chez les nouveau-nés, et même date quelquefois du sein de la mère. C'est elle qui cause ces violentes tranchées avec vomissements incoercibles, dont les enfants sont pris à leur naissance; elle est souvent l'indice de tubercules, comme dans la méningite.

*
* *

La péritonite des nouveau-nés est rapidement mortelle. On a constaté à l'Hospice des enfants trouvés, à Paris, que cette affection existe à peu près chez 6 p. c. des enfants qui meurent dans cet établissement. On la reconnaît au gonflement tympanique brusque du ventre, qui résonne comme un tambour, et aux vomissements verdâtres, poisseux. La respiration et le pouls s'accélèrent, et la chaleur de la peau, surtout au ventre, est très considérable.

*
* *

Dès l'apparition des premiers symptômes, il faut agir : des bains prolongés, des fomentations chaudes de camomille pour diminuer la tension du ventre, et à l'intérieur la codéine (3 ou

4 granules écrasés dans un peu d'eau sucrée et quelques gouttes de fleur d'oranger) par cuillerée à café, tous les quarts d'heure, jusqu'à sédation de la douleur, et contre la fièvre 1 granule de vératrine (également par cuillerée à café) alternant avec la codéine, voilà les moyens qu'il faudra mettre en usage. On fera un badigeonnage de tout le ventre avec le collodion et on le soutiendra modérément avec une ceinture de flanelle.

*
* *

*Diarrhée inflammatoire* (*entéro-colite*). — Elle accompagne le plus souvent la péritonite, et est caractérisée par la douleur et la tension du ventre ; la face est grippée, le pouls petit et accéléré (140), la température 41°, 42° c. ; la peau est sèche et mordicante, la soif intense, la langue rouge sur les bords et à la pointe, sale, grisâtre à la base.

*
* *

Selon les docteurs Rilliet et Barthez sur cent vingt-sept enfants morts de maladies diverses, quatre-vingt-quatre avaient présenté les symptômes de la diarrhée inflammatoire. Avec la dosimétrie il n'en est pas de même. On peut même dire que la mort de l'enfant est l'exception.

*
* *

Le traitement est comme pour la péritonite. Quant à la diarrhée, il ne faut point la boucher, comme on le fait en allopathie, par l'opium; on aura soin au contraire, de passer de petits lavements où l'on fera dissoudre quelques granules de Sedlitz.



Ce traitement doit également s'instituer dans le choléra infantile, caractérisé par les crampes, les vomissements et la cyanose. Les bains à haute température devront être donnés toutes les heures.



*Vers intestinaux.* — Les vers entretiennent souvent la diarrhée en provoquant des mouvements réflexes, tels que le grincement des dents, la dilatation des pupilles, les convulsions, symptômes qui pourraient être rapportés à la méningite. Dans la nuit, l'enfant se réveille souvent en sursaut. Il existe parfois une grande irritation intestinale, avec vomissements et diarrhée.

***

Les vers les plus fréquents sont ici les lombrics, amenés du dehors avec la nourriture, surtout le pain avarié — ce qui est malheureusement le cas dans les grandes villes approvisionnées par le commerce lointain. Il n'est donc pas bon de laisser manger trop de pain aux enfants, et il faut leur tenir le ventre libre par le Sedlitz Chanteaud. Quant aux vermifuges, c'est la santonine qu'il faut donner de préférence, d'autant qu'en granules parfaitement dosés, tels que les granules dosimétriques, il n'y a aucun danger : 3 ou 4, le soir au coucher, et le lendemain, une cuillerée de sel dans un peu de lait.

***

Les ascarides ou petits vers qui se

logent à l'anus, où ils déterminent une démangeaison qui empêche l'enfant de reposer, devront être détruits par l'onguent gris.

***

*Tétanos ou trismus des nouveau-nés.* — C'est une convulsion tonique, propre surtout aux pays chauds et humides, comme aux Indes (Java, Sumatra, Bornéo). — On la voit survenir dans les premières heures qui suivent la naissance, quelquefois plus tard : quinze ou vingt jours, souvent à la suite d'un refroidissement, à cause de la grande susceptibilité de la peau. L'enfant reste étendu comme une planche, les mâchoires serrées, avec une sorte de sourire propre aux affections stridentes. Par moments, il pousse un cri comme s'il était traversé par une décharge électrique. Les doigts

sont serrés, le cou tendu, la face bleuit et l'asphyxie ne tarde point à survenir.

*
* *

Les moyens à employer, sont le bain très chaud, au point de rendre la peau rouge, et de petits lavements avec quelques gouttes de chloral boraté (5 à 6). A l'intérieur, on donnera 1 granule d'hyosciamine écrasé dans un peu d'eau sucrée — par petites cuillerées à café.

*
* *

Une jeune dame de nos clientes qui était allée à Java rejoindre son mari au service de la colonie hollandaise, eut le malheur de perdre son premier-né. Comme elle m'en avait écrit, je lui transmis des instructions, si pareil malheur arrivait à son deuxième enfant — qui était en route. En effet, le tétanos survint

vers la même époque que chez le premier, mais l'enfant fut sauvé, grâce au traitement indiqué. Cela prouve que, dans certaines circonstances, la jeune mère doit être le médecin de son enfant. Là où la jeune dame se trouvait, il n'y avait de médecin qu'à une grande distance, et encore, il était presque constamment en tournée, comme cela arrive aux colonies.



*Le petit mal.* — Voici comment le célèbre West décrit cette affection :

Dans le seul cas que j'ai eu à observer, les convulsions prirent graduellement leur caractère spécial et devinrent comparables à celles qu'on nomme le *petit mal,* et, en définitive, cédèrent à l'âge de trois ans environ, après avoir duré pendant un an, sans avoir présenté de rapport évident, soit avec le travail de la dentition, soit avec sa disparition, sans tendance cependant à passer

à l'état d'épilepsie confirmée, et le mouvement d'oscillation de la tête dure rarement plus de quelques semaines, sans qu'il s'y ajoute quelque autre mouvement convulsif. C'est souvent un léger mouvement du bras, mais il survient quelquefois des attaques de convulsions générales, et à la fin celles-ci remplacent, en partie ou complètement, le balancement de la tête, et il s'agit alors d'une véritable épilepsie avec affaiblissement considérable de l'intelligence. On voit d'autres convulsions partielles suivre exactement la même marche, bien que de tels mouvements convulsifs par leur singularité attirent forcément l'attention.

*
* *

Le petit mal précède souvent le haut mal, voilà pourquoi les convulsions chez l'enfant doivent être attaquées dès leur début, sans dire, comme on le fait souvent : Cela passera avec l'âge. Il faut donc tonifier l'enfant par l'exercice au grand air, une nourriture fortifiante sans

être indigeste. Nous nous sommes bien trouvé dans un cas de ce genre de granules de cyanure de zinc, en allant progressivement. Le séjour au bord de la mer sera, dans tous les cas, le meilleur tonique. Nous ne parlerons de l'épilepsie — trop connue — autrement que pour prémunir le public contre l'abus du bromure de potassium, qu'une célébrité médicale a mis en avant comme spécifique. Ici il faut se ressouvenir du proverbe : « Le mieux est l'ennemi du bien. »

*
* *

*Chorée ou danse de Saint-Guy*. — Nous en donnons ici la description d'après West, non que cette maladie convulsive soit peu connue, mais à cause de l'exactitude du tableau :

On remarque d'abord chez l'enfant certains

mouvements gauches, brusques, qu'il paraît incapable d'empêcher ou qui, dans tous les cas, se produisent presque constamment, bien qu'ils pussent cesser par moments. Un examen attentif fait ensuite découvrir que les mouvements existent presque exclusivement d'un seul côté, surtout au bras, les jambes n'étant presque jamais atteintes tout d'abord, mais consécutivement, d'ordinaire du côté droit. Alors, si ce n'est avant, les muscles de la face participent aux mouvements irréguliers et l'enfant fait presque constamment les plus étranges grimaces, et bientôt, à de rares exceptions, l'affection cesse d'être unilatérale et envahit les deux côtés.



La chorée coïncide souvent avec une maladie rhumatismale — surtout avec symptômes cardiaques — ce qui en fait alors la gravité — car autrement, elle se dissipe avec l'âge. Comme il y a généralement anémie ou chloro-anémie, il faut tonifier l'enfant — et s'il est très

jeune, lui donner quelques granules de brucine, 3 par jour, avec du vin de quina comme adjuvant. M. le docteur Goyard se sert dans ce cas de l'émétine, à raison de 6 par jour.



*Paralysie infantile.* — Elle peut être idiopathique, comme la chorée, c'est-à-dire ne se rattachant à aucun désordre interne, mais le plus souvent elle est symptomatique, suite de la dentition, d'une constipation négligée, ou dans le cours d'une fièvre grave. La paralysie infantile survient brusquement, sans cause apparente; la sensibilité est conservée, et même dans certains cas augmentée. Il y a plutôt tendance du mal à se porter sur les extrémités inférieures que sur les supérieures.

*
* *

La paralysie infantile exige le même traitement que la chorée, car ce sont souvent des causes identiques qui la déterminent. Il y a à la fois paralysie et convulsions. Ici également il faut la brucine et des toniques.

*
* *

*Terreurs nocturnes.* — Nous laissons encore West nous faire le tableau de cette étrange affection :

Il y a quelques années, je voyais un petit garçon de onze mois, qui commençait à faire ses dents ; il avait eu pendant dix jours une diarrhée légère avec évacuation fortes et visqueuses. Une nuit, bien que jusqu'ici le sommeil eût été bon, il s'éveilla en sursaut en poussant un cri si violent que toutes les personnes de la maison l'entendirent. Après qu'on l'eût pris dans les bras

il continua encore pendant quelques minutes à crier violemment, puis se calma par degrés et se rendormit dans un état de transpiration profuse. Le sommeil était aussi profond qu'avant, bien que les yeux ne fussent pas entièrement fermés, mais au bout d'une demi-heure, il se réveillait de nouveau en poussant des cris de terreur, puis s'endormit encore après quelques minutes. La première de ces attaques avait eu lieu six jours avant qu'on m'amenât l'enfant ; elles avaient augmenté de fréquence, se produisant jusqu'à sept ou huit fois dans une seule nuit, et même dans la journée, pendant son sommeil. Il était gai cependant dans l'intervalle, tétait bien, ne vomissait pas, la tête n'était point chaude et la fontanelle antérieure plutôt déprimée que proéminente, mais l'abdomen était un peu tendu et sensible ; les genoux étaient très gonflés et la langue un peu chargée. On pratiqua l'incision du bourrelet et on donna un bain tiède. Chaque fois, également, on lui donna une poudre laxative. Les attaques cessèrent.

***

On voit que c'étaient ici les dents et la

constipation qui étaient en cause. Il est bon de s'en ressouvenir pour ne pas laisser l'enfant se boucher. Mieux vaut qu'il ait des selles un peu liquides, pourvu que ce ne soit l'indice d'une irritation d'intestins. Il est donc nécessaire de bien surveiller les garde-robes.

Les terreurs nocturnes négligées, peuvent conduire à un dérangement des fonctions intellectuelles.

***

*Affections urinaires.* — Les entants sont sujets à la pierre — nous avons déjà parlé des calculs durs ou d'oxalate de chaux. Le docteur Prout nous apprend que sur 1,256 malades reçus dans les hôpitaux de Bristol, Leeds, Norwich (en Écosse), pour être opérés de la pierre, 500, ou près de 40 p. c., n'avaient pas deux ans. Le docteur Schlossberger dans

l'examen des cadavres de 199 enfants, morts dans les trente premiers jours de leur naissance, a trouvé chez 30 p. c. des graviers d'acide urique dans les tubes urinifères des reins. On constate fréquemment dans les urines des jeunes enfants de l'urate d'ammoniaque, ou ce qu'on nomme *urines fortes*. D'autres fois, c'est le phosphate ammoniacal magnésien qui prédomine, surtout chez les enfants rachitiques.

Il est donc important de rafraîchir l'enfant, en lui donnant de temps à autre quelques granules de Sedlitz Chanteaud, un quart, une demi-cuillerée à café, selon l'âge, dans un peu d'eau et de lait.

*
* *

*Diabète*. — Les urines des enfants du deuxième âge sont quelquefois douceâtres ou mielleuses, c'est ce qui con-

stitue le diabète. Voici comment West décrit le diabète :

Une petite fille de trois ans et demi, dont le frère était mort à l'âge de deux ans et la sœur à deux ans et demi, exactement avec les mêmes symptômes qu'elle, et qui, dans les deux cas, ne durèrent que six semaines, depuis le début jusqu'à la terminaison fatale, depuis deux mois déclinait et maigrissait à vue d'œil, mais jusque-là n'avait encore éprouvé cette soif vive propre aux diabétiques. Elle était pâle, mince et un peu blafarde, la langue un peu chargée, mais nullement caractéristique de sa maladie. L'urine, dont elle rendait environ 4 pintes (2 litres 1/4), dans les vingt-quatre heures, contenait du sucre en abondance.

Une autre petite fille de dix ans, dans la convalescence d'une rougeole, avait également rendu du sucre par les urines.

Il en fut de même dans trois autres cas.



D'où l'on peut conclure que le diabète

infantile est assez commun. S'il n'est pas combattu à temps, il donne lieu à la consomption ou la phtisie. De là la nécessité de varier le régime de l'enfant, surtout au moment où il fait ses dents, On mêlera à sa boisson quelques granules d'hypophosphite de soude, et on lui donnera du bouillon de veau, préférablement aux fécules qui dégénèrent en matières sucrées. Si l'enfant a les chairs flasques, on lui donnera 1 ou 2 granules de brucine par jour.

***

*Phtisie tuberculeuse.* — La phtisie tuberculeuse chez les enfants du premier et du deuxième âge est généralement cérébrale et abdominale, dans les formes que nous avons décrites : méningite, péritonite, succédant à des fièvres éruptives ou des inflammations aiguës; elle

prend elle-même une forme aiguë ou galopante, et il est rare que les enfants n'y succombent. La tuberculose peut être également pulmonaire, étant précédée de la bronchite, de la pneumonie, dont il a été question plus haut.

***

On entend par tubercules de petites masses arrondies, généralement de nature caséuse, qui en se ramolissant donnent lieu à une expectoration abondante, muco-purulente, et à une fièvre chaude, caractérisée elle-même par des phénomènes de consomption : tels que les sueurs nocturnes, l'amaigrissement, une toux incessante, des frissons irréguliers.

***

Cette maladie serait le désespoir des jeunes mères, si l'art était impuissant

contre elle. Grâce à la dosimétrie, on sauve aujourd'hui beaucoup d'enfants, qui avant eussent été abandonnés à une mort certaine.



La phtisie tuberculeuse deviendra de moins en moins fréquente à mesure qu'on combattra avec énergie les maladies aiguës auxquelles les enfants sont enclins dans leur bas âge, telles que nous les avons décrites plus haut. Il est donc important que les jeunes mères soient les gardiennes vigilantes de ces petits êtres.

⁂

Les médecins trouveront en elles des auxiliaires d'autant plus attentives qu'elles seront averties d'avance.



Jusqu'ici, les médecins ont versé dans une fausse voie en voulant écarter le public de leur science : « *Ignarum vulgus,* » comme disait Horace, le poète aristocratique d'Auguste. Mais c'est qu'ils voulaient être maîtres.

Aujourd'hui il n'y a de maître que celui qui a plus d'esprit que Voltaire : M. Tout le monde, dont le bon sens ne saurait être tenu longtemps en charte privée.



Nous dirons donc aux jeunes mères : « Ayez l'œil sur votre enfant, mais ayez aussi l'œil sur votre médecin ; et si vous le voyez hésitant, inactif, adjoignez-lui aussitôt un consultant. Intervenez vous-même au besoin, non pour prendre l'ini-

tiative du traitement, mais pour y pousser vos docteurs. »

***

Souvent, ce qui les retient, c'est l'incertitude du cas présent ; mais avec la dosimétrie, on peut et on doit toujours agir. La déception — si déception il y a — sera toujours un bonheur.

***

Les prodromes de la maladie étant reconnus, il faut faire comme le marin aux approches de la tempête, c'est-à-dire prendre toutes les mesures de sûreté.

***

La peur de nuire au malade est ce qui retient souvent le médecin. Cela prouve qu'il n'a pas confiance dans son art. Dès

lors, pourquoi s'en rapporter exclusivement à lui seul, alors que pour le moindre intérêt matériel on prend conseil de tout le monde.

***

L'omnipotence des médecins, aujourd'hui, n'est pas plus possible que l'omnipotence des prêtres, dont Voltaire a dit :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

Si le prêtre est fanatique — nous entendons le mauvais prêtre — le médecin n'a pas le droit d'être fataliste et de condamner ses malades au nom de l'art. Qu'il ait des doutes, nous le comprenons ; qu'il désespère de réussir, nous le voulons encore ; mais qu'il dise, comme Figaro : « La difficulté de réussir ne

fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre. »

*
* *

Mais le plus souvent le public est bête *(sic)* : plus une renommée est grande, plus il y a foi, oubliant que cette renommée est souvent basée sur des morts.

*
* *

Qu'un homme de guerre fasse tuer un million d'hommes, c'est un génie ; qu'il ait su conserver ses troupes, c'est un médiocre général. Ainsi va le monde !

*
* *

Pour en revenir à la phtisie tuberculeuse, nous dirons que c'est l'ivraie du corps. Or, que fait-on contre l'ivraie des champs ? On la tue par un fumage inten-

sif et tous les soins que commande l'agriculture.

*
* *

Il doit en être de même pour le corps humain. Dès que la nutrition languit, il faut la susciter par un bon assolement, donner les arséniates qui sont des agents de sanguification.

*
* *

Nous avons fait connaître dans notre opuscule : *La longévité,* les merveilleux effets de l'arsenic et ses sels pour la revivification des tissus, c'est également le moyen diathésique par excellence.

*
* *

Qu'est-ce qu'une diathèse ? C'est ce que nous allons chercher à faire comprendre.

## V

### DES DIATHÈSES.

On nomme ainsi en médecine, la prédisposition à telle ou telle maladie, soit héréditaire, soit acquise.

⁂

*a.* TUBERCULOSE.

Ainsi pour l'enfant, il y a : la diathèse tuberculeuse — dont nous venons de parler, et qui le prédispose à la phtisie.



Souvent cette diathèse date de la vie

intra-utérine, et même peut remonter très haut dans les ascendants.



Il faut donc la combattre à partir de la grossesse, en soumettant la jeune femme à un régime arsenical.



Elle servira ainsi de protection à son enfant, et elle pourra le nourrir d'un lait arséniaté.



Un médecin français, le docteur Bouyer (de la Creuse) a eu l'idée d'installer chez lui une étable où des vaches sont soumises à un régime arséniaté, c'est-à-dire qu'on leur donne une dizaine de granules de sel d'arsenic par jour.

*
* *

Les personnes d'une constitution faible — surtout les enfants — prennent de ce lait, et le docteur Bouyer est parvenu à acquérir ainsi une grande notoriété. De toutes parts, on vient le consulter.

C'est donc un exemple à suivre.

*
* *

On peut se contenter de donner aux personnes prédisposées à la phtisie quelques granules d'arséniate, soit de soude, soit de potasse ou d'antimoine (de 4 à 6) par jour, sauf à laisser certains intervalles.

*
* *

Nous arrivons ainsi à cette conclusion — contraire à ce qu'on admet ordinaire-

ment — c'est qu'il faut laisser nourrir les jeunes mères phtisiques, dans la mesure de leurs forces.

*
* *

Elles y auront été préparées par le régime antérieur et elles continueront, pour leur enfant, le traitement arsenical de leur grossesse.

*
* *

*b.* SCROFULOSE.

La scrofule est une diathèse complètement différente de la tuberculose, mais qui peut avoir les mêmes conséquences : la phtisie. La scrofule tient à une mauvaise élaboration des humeurs, par suite d'une combustion incomplète. Nous ferons observer à ce sujet que dans l'état normal ou de santé, les matières orga-

niques alimentaires qui ne sont pas transformées en nos tissus ou emmagasinées dans le corps, la graisse par exemple; que ces matières, disons-nous, sont brûlées et éliminées sous forme d'acide carbonique, d'urée, de sueur et autres produits excrémentitiels. Or, si, comme nous venons de le dire, cette combustion est insuffisante, il se forme des acides, tels que les acides lactique, butyrique, etc. Ce sont ces acides qui, devenus surabondants, attaquent les os et les ramollissent, engorgent les glandes lymphatiques (1), les font fondre et constituent les abcès froids, etc. Ce sont ces altéra-

(1) Il ne faut pas admettre que toute glande soit de nature scrofuleuse. Les ganglions lymphatiques peuvent s'enflammer chez les enfants les mieux portants, les plus vigoureux, et s'abcéder. On aura soin de ne pas les ouvrir avec la lancette, mais d'y passer simplement un fil avec une aiguille fine, de manière à ne point laisser de traces.

tions qui constituent la scrofulose proprement dite.

***

Les scrofuleux ont sur eux une odeur aigre, comme du lait de beurre. Ce sont, en quelque sorte, les lépreux d'autrefois.

***

Nous faisons ici ces remarques pour que les familles où le sang est bon ne s'allient point à des familles où le sang est impur; c'est-à-dire n'échangent point la dot du bon Dieu, contre la dot des hommes : la santé contre l'argent.

***

Si l'égoïsme est permis, c'est sans doute ici; d'ailleurs, ce n'est point de l'égoïsme, puisqu'il y va de l'avenir des enfants.

*
* *

La scrofulose exige un traitement hygiénique et thérapeutique très énergique. Il faut ici, l'air vivifiant de la mer, les bains de sable ou d'eau de mer, les frictions et douches froides, — les toniques et les arséniates alcalins, principalement l'arséniate de soude, les phosphates et hypophosphites de chaux, de soude, une alimentation salée : sardines, anchois, jambon ; et quand l'âge sera venu, beaucoup d'exercice en plein air. En un mot, refaire un sang impur.

*
* *

*c*. ARTHRITISME.

L'arthritisme est dû également à une combustion incomplète des matériaux surabondants de la nutrition. C'est ici, l'acide urique en excès, et qui étant

incomplètement éliminé par les urines et la sueur, s'attaque aux parties articulaires et tendineuses, et constitue ainsi le rhumatisme articulaire aigu.

***

Cette affection est très commune dans les villes et les classes pauvres à cause d'un mauvais régime.

***

On reconnaît les enfants arthritiques à leur bouffissure qu'on aurait tort de prendre pour de l'embonpoint. Les articulations sont très délicates et au moindre froid s'entreprennent. La fièvre est toujours aiguë dans ces cas. Il faut donc tenir ces enfants chaudement et les aguerrir au froid graduellement. La fièvre une fois déclarée, on la combattra par les moyens indiqués plus haut.

*
* *

En général, les diathèses sont héréditaires. Voilà pourquoi elles exigent tant de précautions dans le choix des conjoints. Aujourd'hui les familles ne savent pas assez garantir leur sang, surtout dans les classes élevées, où les convenances sociales sont seules consultées. Il arrive ainsi que ces familles se préparent des deuils prématurés.

---

## VI

### ÉPILOGUE.

En finissant, il me reste à demander pardon aux jeunes mères — moi un vieillard — d'avoir osé mettre sous leurs yeux le tableau des maladies infantiles. Mais elles doivent comprendre que si la maternité a d'ineffables joies elle a aussi d'inéluctables devoirs, ceux que nécessite la conservation d'êtres aussi chers que leurs enfants. La jeune mère a aussi vis-à-vis de la société, une inévitable responsabilité, car elle tient son avenir dans ses mains.

***

La jeune mère doit comprendre que, comme la mère des Gracques, ses bijoux ce sont ses enfants et que, comme tels, ils ne sauraient être assez bien portants.

***

Quelle est la jeune femme qui voudrait se parer de faux bijoux? A plus forte raison, la jeune mère ne doit point exhiber des enfants malingres.

***

Qu'il me soit permis de reproduire ici les beaux vers d'un homme qui fut mon compagnon d'enfance et qui, au faîte du pouvoir, avait conservé la poésie du cœur.

*
* *

## LA JEUNE MÈRE.

Que ton sommeil est doux, bel enfant, tête blonde !
Comme on voit que tu n'as rien connu de ce monde
Que mes baisers sur tes deux yeux !
A ton front si serein, l'essaim des jeunes anges,
Pourrait, s'il ne manquait d'ailes sous tes langes,
Te croire un jeune ange comme eux.

Quand ta figure ainsi si doucement sommeille,
Elle est plus blanche encor, ta joue est plus vermeille,
Sous tes longs cils que j'aime tant :
A les voir on prendrait tes paupières baissées
Pour deux ailes d'abeille, ombreuses et posées
Sur les pétales d'un lis blanc.

Sur ton visage empreint des grâces de l'enfance,
Où brille tout un ciel de paix et d'innocence,
Ta belle âme se montre à jour.
On voit que Dieu toujours dans cette glace aimée
Doit se mirer avec amour.

Surtout ne livre pas ton âme si candide
Au vent du monde impur qui fane et rend aride
Les enfants, des fleurs comme toi.
Dieu pleure quand à peine écloses sur la terre
Il voit ces fleurs bien loin de sa douce lumière
Se sécher et mourir de froid.

Mais lorsque sur mon sein, en larmes je te presse
Et que je l'offre à Lui, mon trésor, ma richesse,
Présent que je dois rendre au Ciel,
Je vois à ton regard, je sens à ma prière
Qu'il ne refuse pas une offrande si chère
Sur l'autel du cœur maternel.

Et puis, je couvrirai ta joue d'une ombre amie;
J'irai sur le chemin, que nous nommons la vie,
De tes pas écartant toujours
La pierre qui meurtrit, l'épine qui déchire,
Et ne te demandant qu'un caressant sourire
Pour mon salaire et mon amour !

Et je te montrerai, sous des fleurs enivrantes,
Caché par les plaisirs, sous leurs danses riantes,
L'abîme infernal et profond
Où l'insensé s'enfonce en jetant un blasphème,
Deux yeux reluire au fond.

O mon enfant ! je veux que ton premier langage
Soit tout empreint de Dieu qui te fit son image ;
Je veux que ta prière au Ciel
T'endorme tous les soirs aimante et virginale,
Et te réveille mêlée à l'aube matinale
Avec l'encens des fleurs de miel.

Je veux que la croix sainte à ton cou suspendue
Te dise ce que c'est que le péché qui tue,
Pour que Dieu dût mourir ainsi ;
Et que tu saches bien, après tant de souffrance,
Tant d'amour pour rouvrir le ciel et l'espérance
Combien tu dois l'aimer aussi !

Je te mettrai si bien tes petites mains jointes ;
Je te ferai lever vers les images saintes
Si bien tes yeux bleus pour prier ;
Avec tant de douceur et de grâce infinie
Tu diras les doux noms de Jésus, de Marie,
A genoux sur mon tablier.

ADOLPHE DECHAMPS.

On le voit, le poète était un esprit religieux, mais aimant; il invoque les doux noms de Jésus et de Marie, ces deux incarnations du monde moderne, comparativement aux farouches déités du monde ancien. Il faut donc respecter sa conviction.

*
* *

Oui, nous valons par l'enfant : c'est donc l'enfant qu'il faut conserver.

*
* *

Tel est le but du présent opuscule.

D^r^ B.

---

# CORRESPONDANCE

---

## LE CROUP AVANT LA DOSIMÉTRIE.

*A Monsieur le docteur Burggraeve,*

*Professeur émérite de l'Université de Gand.*

Cher et vénéré Maître,

Il va y avoir bientôt quatre ans que je me suis converti à votre belle et admirable méthode thérapeutique, et je ne crains pas de vous avouer que ma foi en l'art de guérir, grâce à la dosimétrie, n'a fait qu'augmenter depuis ce temps.

Permettez-moi de vous raconter un épisode de ma vie, triste et douloureux, en vérité, mais qui a contribué amplement à préparer ma conversion.

Le 28 février 1882, j'eus le malheur de perdre

ma fille unique — un bel enfant de bientôt cinq ans. — La sensation de voir souffrir son enfant bien-aimé et de ne pouvoir le soulager est terrible; mais elle l'est doublement quand le père est en même temps son médecin.

Laissez-moi vous esquisser à grands traits la maladie de ma petite fille et sa fin prématurée.

Jeudi 16, au matin, ma femme trouva la petite à son lever, fiévreuse, toussant et l'estomac dérangé.

L'enfant avait assisté, la veille, à une réunion de ses petites amies, où, probablement, elle s'était refroidie en jouant.

Je rassure la mère, prescris la diète et fais tenir la petite malade bien chaudement.

Cependant la fièvre s'allume et se maintient, avec des rémissions matinales, jusqu'au lendemain matin.

La petite malade commençait à manger, et j'espérais déjà une guérison; seulement la toux persistait.

La nuit du dimanche au lundi, elle dormit assez bien; pourtant je me levai jusqu'à trois fois, effrayé du son rauque de la toux à longs intervalles.

Toute la journée du lundi se passa fort bien ; l'enfant joua avec son petit frère, comme si elle n'eût rien eu ; mais la voix était enrouée et se voilait de plus en plus vers le soir. Comme elle était un peu fatiguée, ma femme la coucha aussitôt.

A sept heures, l'enfant se réveille en pleurant et ne veut plus rester dans son lit. — A part l'aphonie il n'y avait, pour le moment, rien d'alarmant dans son état. Elle s'amusa quelques instants à voir des images, lorsque tout à coup elle fut prise d'un accès d'anhélation.

Dès lors, ma femme et moi nous multipliâmes les soins que nous n'avons cessé de lui donner.

Malgré tout, les accès d'étouffement et de toux rauque, se répétant de plus en plus proches, étaient interrompus par quelques courts repos de sommeil.

Au grand matin, le mardi, j'espérais avoir gagné la cause (par les moyens ordinaires en semblables cas) ; les intervalles entre les crises devenaient de plus en plus longs, et l'enfant exténuée de fatigue et de sommeil prenait un peu de repos.

Je crus pouvoir profiter de cette amélioration pour visiter un client très sérieusement malade,

à une lieue environ de chez moi. Arrivé sur les lieux, je le trouvai dans un état tellement grave, qu'il me fut moralement impossible de le quitter.

Figurez-vous ma position : d'un côté, mon enfant chérie, ma femme éplorée, réclamant ma présence; d'un autre côté, un malade confié à mes soins, luttant contre la mort! Mon père — un vieux praticien — me remplaçait près des miens, tandis que près de mon client j'étais, seul, son unique espoir de salut!

Lorsque, après trois longues heures, il fut évident pour la famille et les voisins que la mort approchait et que ma présence devenait inutile, je quittai une scène d'agonie pour une autre plus pénible encore.

Une heure après mon départ, les crises de l'enfant étaient revenues — de véritables accès de suffocation — et je trouvai mon enfant les extrémités froides, tâchant d'aspirer, avec ses dernières forces, un peu d'air, qui allait bientôt lui manquer tout à fait.

La mort était imminente. Je n'en doutais nullement. Cependant je dis à ma femme qu'il nous restait un dernier espoir, une dernière chance de salut! Je n'osais prononcer le mot; mais in-

stinctivement la mère avait compris ma pensée.

Après quelques mots échangés avec mon père et un confrère appelé à l'aide, je procédai à l'opération de la trachéotomie.

Ma femme, courageuse jusqu'à la fin, nous assistait de son mieux. Hélas! l'enfant expirait quelques secondes après l'introduction de la canule dans la trachée-artère.

Quelques semaines plus tard, ma femme tomba malade. Une fièvre bilieuse la consumait.

Après un mois, la malade était tellement faible et amaigrie, que sa perte me paraissait inévitable et prochaine. Cependant la fièvre cessa alors et fut suivie d'une longue convalescence, entravée par des vomissements presque incoercibles et qui menaçaient à leur tour la vie de ma compagne.

Il est inutile, je pense, de vous dire que mon père et moi nous avions épuisé tout notre savoir thérapeutique pour sauver nos malades; et vous me croirez quand je vous dirai que les tristes revers que je viens d'essuyer avaient ébranlé ma foi en mon art.

Et pourtant il me fallait continuer ma profession et soigner mes malades, qui avaient con fiance en moi!

j

C'est alors que je pris connaissance d'un petit volume du docteur J.-A. Vander Stock, un de mes compatriotes, où il expose votre doctrine. L'ouvrage respirait une conviction si profonde et un tel enthousiasme pour la réforme thérapeutique que vous venez d'établir, que je sentais le besoin impérieux d'expérimenter votre méthode.

Depuis lors, je n'ai eu qu'à me louer de l'application de la dosimétrie dans le traitement de mes malades. La foi dans la valeur des médicaments m'est revenue; et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas avoir été initié plus tôt aux vrais principes que vous avez posés.

L'étude de vos écrits et les résultats obtenus dans ma pratique journalière, ont fait naître en moi l'idée de publier mon livre sur la pharmacodynamie des agents médicamenteux usités en dosimétrie; et je m'occupais déjà depuis quelque temps de ce travail, lorsque l'Institut libre de médecine dosimétrique, que vous avez fondé, fixa un concours de prix pour l'année 1885 et proposa, entre autres questions, celle d'une *Matière médicale dosimétrique*.

Vous dire que j'ai été heureux et fier de la décision du jury qui a bien voulu me décerner un

des prix et placer mon livre sur le même rang que l'œuvre du professeur Laura, le savant promoteur de la dosimétrie en Italie, et celle du docteur Olivera Castro, qui remplit si bien la même mission à Oporto (Portugal), ce serait traduire imparfaitement ma pensée.

Veuillez combler, cher Maître, mon bonheur, en me permettant de placer mon travail sous le patronage de votre nom.

D^r VAN RENTERGHEM FILS.

Goës, 1^er mars 1886.

RÉPONSE.

Mon cher Confrère,

J'ai lu votre lettre avec une émotion que chacun de mes lecteurs comprendra à son tour; elle ne fait que mieux ressortir ce qu'a de coupable la résistance de quelques médecins (surtout de ceux placés à la tête de l'enseignement médical) à une méthode aussi sûre, aussi prompte et aussi commode que la dosimétrie.

En médecine, comme à la guerre, toute hésitation peut être mortelle, et sous ce rapport on peut dire que l'expectation a fait plus de victimes que les batailles les plus meurtrières.

Vous en avez fait la triste expérience ; votre chemin de Damas a été d'autant plus douloureux qu'en vous le médecin se rencontrait dans le père.

Votre conversion aura donc l'avantage de convertir tous ceux que n'aveugle pas leur vanité personnelle ou leur intérêt mal entendu.

Pour ma part, je suis heureux que le hasard, plus encore que votre malheur domestique, vous ait rallié à la dosimétrie. Il en serait de même de beaucoup d'autres confrères, si l'École ne s'obstinait à faire à ma doctrine la guerre du silence. Non qu'elle doive l'approuver, mais au moins elle devrait examiner ce qu'il y a de vrai ou de faux. Elle devrait comprendre qu'en dehors du vitalisme il n'y a pas de médecine possible. En effet, tout est là : *To be or not to be,* comme dans *Hamlet,* de Shakspeare. Soutenir les forces du malade, car, comme l'a dit Hippocrate, c'est la nature seule qui guérit. Nous, médecins, nous ne faisons que lui venir en aide.

Espérons, cher Docteur, que les mauvais jours

de la profession sont passés et que la croyance en notre art renaîtra avec l'évidence des guérisons. L'insuccès vous avait fait sceptique; le succès vous a rendu la foi — non la foi aveugle, mais la foi intelligente, qui a pour devise : « Aide-toi, Dieu t'aidera. »

Je saisis cette occasion pour vous féliciter du triomphe que vous avez obtenu : avoir fait un livre utile, c'est plus pour l'humanité qu'avoir remporté la victoire la plus brillante. Vous avez fait voir que le médecin a maintenant des armes de précision dont il ne tient qu'à lui de se servir.

La polypharmacie, c'est le minerai; la dosimétrie, c'est l'or pur extrait de sa gangue, et vous aurez été un de ces chercheurs qui n'auront coûté de larmes à personne et qui auront mérité les bénédictions de tous ceux qui souffrent, surtout des jeunes mères qui souffrent dans leurs enfants, en présence de l'insuffisance de l'allopathie.

Dr B.

Et maintenant encore une remarque, que nous souhaitons que les adversaires de la dosimétrie comprennent, car il y

va de leur propre existence : c'est qu'en continuant leur opposition à la dosimétrie, ils encourent une grave responsabilité, qui pour n'être point civile, n'en est que plus redoutable : c'est celle de leurs clients qu'ils auront laissés mourir, faute d'avoir employé les remèdes que la dosimétrie est venue leur révéler et sur lesquels ils s'obstinent à fermer les yeux et les oreilles.

D^r B.

# TABLE

DES

# SUJETS TRAITÉS DANS CE VOLUME

a. *Croup.* — Le croup vrai et le faux croup. — Vite le médecin. — Nature du croup. — Traitement du docteur Fontaine, de Bar-sur-Seine. — Conduite à tenir en l'absence du médecin. — La laryngo et la trachéotomie. — Force d'âme de la jeune mère. — b. *Fièvres éruptives.* — Variole, ses caractères, ses dangers. — Nécessité de la vaccine. — Résistance à cette dernière. — Les vaccinations obligatoires. — Rougeole. — La scarlatine. — Fièvre éphémère. — Fièvre intermittente. — Fièvre muqueuse ou typhoïde. — Méningite. — L'hydrocéphalie congénitale. — L'otite. — Le catarrhe suffocant. — L'angine de poitrine. — La grippe. — La bronchopneumonie. — La pleurésie. — L'œdème des poumons. — La gangrène des poumons. — La péricardite et la cardite. — La péritonite. — La diarrhée inflammatoire. — Les vers intestinaux. — Le tétanos des nouveau-nés. — Tétanos des pays tropicaux. — Le *petit-mal.* — La chorée ou danse de Saint-Guy. — Paralysie infantile. — Terreurs nocturnes. — Affections des voies urinaires. — Le diabète infantile. — La phtisie

---

